



HAL
open science

Habiter une ferme vosgienne, pour une lecture géographique de l'habitat rural et du lien à l'espace local.

Pierre-Marie Georges

► **To cite this version:**

Pierre-Marie Georges. Habiter une ferme vosgienne, pour une lecture géographique de l'habitat rural et du lien à l'espace local.. Annales de la Société d'Emulation du département des Vosges, 2009, n°20, pp. 113-130. hal-00809439v1

HAL Id: hal-00809439

<https://hal.science/hal-00809439v1>

Submitted on 9 Apr 2013 (v1), last revised 9 Apr 2013 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour citer cet article :

Georges Pierre-Marie, « Habiter une ferme vosgienne, pour une lecture géographique de l'habitat rural et du lien à l'espace local », *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*, 2009, p. 113-130.

Habiter une ferme vosgienne
Pour une lecture géographique de l'habitat rural
et du lien à l'espace local

Pierre-Marie GEORGES, Doctorant contractuel en Géographie - Laboratoire d'Etudes Rurales (LER - SEREC EA 3728) - Cluster 9 région Rhône-Alpes, Université Lumière Lyon 2, pmgeorges@gmail.com

Introduction

Depuis plusieurs années, les territoires ruraux sont confrontés à de nouvelles mutations suscitant de nombreux travaux de prospective qui invitent à repenser les campagnes¹ en insistant sur le devenir résidentiel des espaces ruraux². Dans ce contexte, il est pertinent d'analyser le sens de cette résidentialisation, en se demandant finalement ce que signifie habiter le rural aujourd'hui ? Cet axe problématique a été le notre en diverses situations³, notamment à travers le prisme du couple résidentialisation/patrimonialisation des espaces ruraux ; et il semblait opportun de revenir ici, sur mon travail de recherche entrepris dans le cadre d'un Master 2 Recherche « Études Rurales » de Géographie⁴ à Lyon.

La démarche consiste à entrer dans ce questionnement sur le sens de l'habiter en milieu rural par le biais de l'habitat vernaculaire ; et plus précisément du mode d'habiter cet objet caractéristique de la culture et du fait patrimonial en milieu rural. Habiter en milieu rural est un choix porté par des valeurs et des convictions ; et la question de l'ancrage territorial semble conditionner ce choix. Choisir, résider, s'ancrer, pourquoi et pour quoi faire ? Comment l'habitant compose-t-il avec ses représentations et ses aspirations ? Quelle identité spatiale construit-il ? Ainsi, en s'interrogeant sur l'ancrage des résidents dans le rural, c'est chercher à savoir ce qu'est le "rural".

Le rôle du patrimoine, et de la culture au sens large, est prédominant dans l'attractivité des lieux et la valeur assignée au territoire rural⁵ ; c'est pourquoi, à l'heure des interrogations sur la tension entre enracinement et mobilité, la maison rurale apparaît comme une entrée idéale pour l'analyse du poids des représentations et du lien au lieu. Cette entrée permet en outre d'intégrer plus nettement à l'analyse géographique les notions d'espace vécu⁶ et de parcours de vie, et de reconnaître que les campagnes ne sont pas seulement un conservatoire, puisque que des hommes et des femmes y vivent. Pour cela, un détour épistémologique s'impose afin de préciser et situer notre méthode et nos hypothèses.

¹ Perrier-Cornet P. (dir.), *Repenser les campagnes*, La Tour d'Aigues éd. de l'Aube - Datar, 280 p., 2002.

² INRA, *Les nouvelles ruralités en France à l'horizon 2030*, 2008.

³ Contrat de recherche auprès de la Conservation du patrimoine de la Drôme (Georges P-M., « *Habiter le Royans Drôme, patrimonialité d'un espace rural en question* », 2009) et participation à un contrat de mission pour le ministère de Culture (Delfosse C., Georges P-M., Portet F., « *Processus de patrimonialisation et dynamiques des territoires* », 2009).

⁴ Georges P-M., « *Habitat rural, habiter le local ? Etude de la construction du lien aux lieux à travers les modes d'habiter la ferme vosgienne* », mémoire de Master 2 recherche de Géographie, Université Lumière Lyon 2, 231 p., 2008.

⁵ Delfosse C., *Géographie rurale, culture et patrimoine*, Habilitation à Diriger des Recherches, texte de synthèse, 312 p., 2003.

⁶ Frémont A., *La région, espace vécu*, Paris, PUF, 1976.

Patrimoine et habitat : des questions pour le géographe ruraliste

Le thème de l'habitation rurale, commun à plusieurs disciplines, a déjà fait l'objet de nombreuses études. La géographie classique s'est surtout employée à analyser les phénomènes architecturaux en termes de contraintes liées à la nature du milieu environnant⁷ ou encore en termes de "maison-outil" selon l'expression d'Albert Demangeon⁸, c'est-à-dire en envisageant les destinations économiques de la maison dans une démarche de classification morphologique.

Cette approche "morphologique" de l'habitat - qui s'attache à comprendre les formes de la maison et son articulation avec les destinations économiques locales - est si prégnante qu'elle s'impose encore de nos jours dans certaines approches patrimoniales du bâti rural. Mais il y a, dans les évocations de l'habitat rural par les géographes vidaliens de l'entre-deux-guerres, un certain refus de s'interroger sur l'organisation de l'espace habité lui-même, et une absence de réflexion sur les groupes sociaux élémentaires. C'est pourtant dans cet esprit, sous l'impulsion de l'équipe des Arts et Traditions Populaires et la figure de Georges-Henri Rivière, qu'un processus de connaissance⁹ très important va fixer le modèle (le type) patrimonial de l'habitat rural¹⁰.

Aujourd'hui l'expression "patrimoine rural" paraît familière, tant le discours politique et médiatique en fait largement usage, pourtant il n'y a guère plus de 30 ans qu'elle est apparue. Production non savante, la maison rurale est inassimilable à l'œuvre d'art. Comme le notait Françoise Choay, elle est difficilement assimilable au monument historique qui, lui, est « installé dans un passé définitif et irrévocable »¹¹. Avec l'habitat rural, il s'agit du « monde de la série, du multiple, où il faut raisonner en termes de modèles, de types, de variantes »¹². Ainsi, trop éloignée du champ patrimonial rigide de la tradition française, la maison rurale a, pendant longtemps, peu bénéficié des mesures de protection au titre des monuments historiques.

En France, le champ patrimonial de l'architecture domestique ne fut donc pas investi par les institutions. Ce vide fut comblé par les érudits locaux et autres passionnés conjugués en associations. C'est dans cette logique, qu'a été créée, dès 1968, l'association Maisons Paysannes de France¹³. L'arrivée des acteurs du patrimoine correspond finalement au tournant des années 1980, où l'on assiste à une inflation du champ patrimonial : « À côté des palais, des manoirs, des églises (de manière générale des éléments qui relève du "monument"), ce sont aujourd'hui les moulins, les lavoirs, les fermes qui réclament leur droit à la postérité »¹⁴.

S'il est difficile de détailler en quelques lignes ce processus d'émulation qui a conduit à la patrimonialisation de l'habitat rural, nous voulions ici insister sur le contexte de la pensée qui l'a institué. En reprenant la catégorisation des géographes et leur focalisation sur l'habitat agricole, par une approche positiviste de l'adaptation de l'habitat aux contraintes de l'exploitation, en donnant toute son acuité aux typologies des géographes dans la conception même de patrimoine rural, et en provoquant ainsi l'intérêt actuel pour la maison vernaculaire (indigène, domestique, propre au pays), ce mouvement a favorisé l'émergence d'une conception patrimoniale basée sur l'esthétique involontaire et la qualité architecturale du bâti agricole. On pèse ainsi toute l'importance des typologies¹⁵, puisque ce sont elles qui servent de référent à l'image patrimoniale actuelle. Notre travail ne peut donc pas se passer de l'étude de la typologie de la ferme vosgienne instituée dans le corpus de l'architecture rurale, référent mobilisé dans le discours

⁷ Brunhes J., « Les types régionaux de maisons et carte générale de toits », in *Histoire de la nation française*, t. 1, 1920.

⁸ Demangeon A., « L'habitation rurale en France. Essai de classification des principaux types », in *Annales de Géographie*, XXIX, 1920.

⁹ Qualifiés de folkloristes, ces ethnologues, imprégnés de la méthode géographique de Demangeon, ont mené un formidable chantier d'enquêtes (1942-1946) sur la maison rurale, comme symbole de la culture locale, qui a conduit à la préparation d'un corpus de 1759 monographies.

¹⁰ Il faudra cependant attendre 1977 pour que Jean Cuisenier dirige la publication en 22 volumes des éléments les plus dignes d'intérêt : Dir. Cuisenier J., *L'architecture rurale française : corpus des genres, des types et des variantes*, collection de 20 vol., n°5 Lorraine, Paris, Berger-Levrault, 1981.

¹¹ Choay F., *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Seuil, 1992.

¹² Chiva I., Dubost F., « L'architecture sans architectes : une esthétique involontaire ? », in *Etudes Rurales*, n°117, 1990, p. 9-38.

¹³ L'emploi du terme "paysan" renvoie à la rupture soulignée par les sociologues de l'époque : Mendras H., *La fin des paysans*, Actes Sud, 1993 (1^{ère} éd. 1967).

¹⁴ Dir. Gravari-Barbas M., *Habiter le patrimoine : enjeux, approches, vécu*, Presses Universitaires de Rennes, 2005.

¹⁵ Le problème de l'approche typologique réside dans le biais de la sélection d'un bâti représentatif d'un ensemble.

patrimonial. Aussi, en se fondant sur les travaux des enquêteurs de l'entre-deux-guerres, la patrimonialisation de la maison rurale pose le problème de la négation de l'évolution, pendant une quarantaine d'années, des exploitations rurales¹⁶, et, d'une façon générale, d'un bâti rural "modernisé" que l'on définit tout à coup comme impropre au patrimoine rural ; elle révèle aussi les raisons du peu d'intérêt pour les formes rurales non agricoles (usines, cités, scieries...) et plus généralement pour l'ensemble des formes considérées comme "modernes"¹⁷.

À travers cette « nouvelle forme de passion du passé »¹⁸, la construction d'un type patrimonial pose aujourd'hui de nombreuses questions car si l'on ne peut nier que la maison rurale porte cet héritage paysans de l'avant guerre, les villages et leurs fermes ont, de fait, toujours évolués. Il n'y a jamais rien eu de figé. L'habitat rural et l'environnement dans lequel il s'inscrit ont subi une évolution accélérée (économie industrielle, crises agricoles, exode rural, guerres mondiales, nouvelles technologies constructives...) qui brouille nos gilles de lecture de l'architecture des espaces ruraux organisés autour du bâti. Sans compter que depuis une vingtaine d'années, cette patrimonialisation ambiante correspond à des formes d'appropriation du bâti rural par un nombre de plus en plus grand d'acteurs qui interviennent dans la mise en valeur, la protection et la transmission du bâti ancien et de son environnement. Ce rapport au contexte de la patrimonialisation est important car il positionne l'objet par rapport à un type bien défini et par rapport à une image idéalisée de la campagne, qui va progressivement devenir la pensée structurante du développement des territoires ruraux français¹⁹.

L'habitat est également lié à l'évolution générale des campagnes et de ses représentations et fait donc référence aux travaux des géographes ruralistes qui constituent un héritage indispensable pour penser le rural d'aujourd'hui. L'affirmation de la civilisation urbaine associée aux loisirs tend à faire disparaître la civilisation paysanne dont les chercheurs essaient d'étudier les mutations. Cette approche sera « le véritable *leitmotiv* de la géographie rurale durant plusieurs décennies »²⁰. Construire le récit historique des relations entre villes et campagnes est donc un enjeu important pour situer la période actuelle caractérisée par des "désirs de campagne"²¹.

Les notions de polarisation, de croissance et de modernité dominant le modèle d'habiter des Trente Glorieuses : « la géométrie de l'"utopie" urbaine moderne incarne la rationalité et rejette le localisme, le vernaculaire dans l'archaïsme et le folklore »²². Ainsi, irrémédiablement, le rural devient l'inhabitable, le non-habité, ou l'habitat temporaire que l'on visite comme un musée ; les représentations de la campagne se font négatives, le naturel doit être maîtrisé et aménagé, l'agricole renvoie partout à l'idée d'un groupe social archaïque, on promeut la nécessaire accession à l'urbanité des campagnes... Pourtant, progressivement, la remise en cause de la société de consommation et la crise qui débute au milieu des années 1970 réhabilitent la "campagne" ; une campagne conçue comme un mode de vie alternatif à la civilisation urbaine. Durant cette période, le monde rural se livre aux sociologues qui en font une analyse fine²³ et dont les apports sont incontestables. Si ces travaux sont associés, souvent à tort, au mouvement des contre-cultures naissant dans les années 1970, ils n'en ont pas moins réhabilité les sociétés rurales "traditionnelles", ont suscité partout un intérêt renouvelé pour le monde rural et ont favorisé l'émergence de nouveaux questionnements, en géographie rurale, notamment. On en revient en effet à « une définition valorisante de la ruralité »²⁴. Le rural redevient la campagne, la nature, le paysage. Le village et la maison individuelle font également partie de la positivité de ce modèle, car ils permettent de garder le contact avec la nature et de retrouver une conception de l'habiter où l'on est chez soi en propriété, maître de son espace et de son temps, hors de l'uniformité. En somme, le rural est l'« anti-ville »²⁵. Ce mouvement a ouvert sur un « âge d'or de la maison individuelle »²⁶ et ses composantes

¹⁶ Mayaud J-L., *Gens de l'agriculture, la France rurale 1940-2005*, Paris, éd. du Chêne, 2005.

¹⁷ On notera néanmoins un infléchissement actuel en vue de la reconnaissance de cette période. Menée par Maisons Paysannes de France, l'enquête sur l'évolution du bâti agricole de 1960 à nos jours, et à laquelle nous avons participé, est révélatrice des prémices de cette attention nouvelle.

¹⁸ Guillaume M., *La Politique du patrimoine*, Paris, éd. Galilée, 1980.

¹⁹ Husson J-P., *Envies de campagne, les territoires ruraux français*, Paris, Ellipses, coll. Carrefours, 2008.

²⁰ Delfosse C., « Géographie rurale, culture et patrimoine », in *Ruralia*, 2003-12/13.

²¹ Chevallier D. (dir.), *Vives campagnes : le patrimoine rural, projet de société*, Autrement, 2000.

²² Berque A., « Environnement planétaire et paysage », in *Natures, sciences, sociétés*, 1 (3), p. 194-199, 1993.

²³ Kayser B., *La renaissance rurale*, Armand Colin, 1990.

²⁴ Hervieu B., Hervieu-Léger D., *Le retour à la nature « Au fond de la forêt...l'Etat »*, éd. de l'aube, 2005, 1^{ère} éd. 1979

²⁵ Ferrand D., *L'anti-ville : les résidences secondaires*, thèse de doctorat, dir. Mendras H., Nanterre, Université de Paris X, 1975.

²⁶ Berger M., « L'âge d'or de la maison individuelle », in *Données sociales*, Paris, Insee, p. 430-437, 1992.

périurbaines, mais on assiste aussi à une revalorisation de l'habitat ancien, notamment par des "étrangers" européens qui achètent et rénovent là où les prix sont relativement moins élevés²⁷. Et parallèlement à la montée de l'idéologie du développement durable, émerge un nouveau modèle éthique de relation ville-campagne qui met l'individu au centre des matérialités : l'homme habitant.

C'est ainsi que prend source la réhabilitation de l'étude de la maison rurale dans les travaux des ethno-anthropologues²⁸ et notamment d'Isac Chiva, qui a légitimé la notion de patrimoine rural²⁹, tout en réhabilitant la recherche pluridisciplinaire sur la maison rurale : « lieu de l'instant, comme de la durée, de l'enracinement dans le construit comme de l'agi et du senti, la maison donne à voir d'emblée, à l'instar du langage, des langues et des messages, à la fois ce que les sociétés humaines ont en commun, et les innombrables manières qu'ont les individus et les groupes de se distinguer, de se hiérarchiser, d'exprimer leur identité comme leur modes de pensée les plus cachés »³⁰. Le bâti rural se présente en effet comme une sédimentation de compositions architecturales et de motifs symboliques successifs dont les significations évoluent au fil du temps. La variabilité des usages, des pratiques, et des représentations, au gré des époques, compose l'ensemble architectural complexe du bâti rural, où les espaces privés (domestiques) et les espaces de production (agricoles) sont mêlés à un contexte social commun.

À travers ce rapide détour épistémologique, l'habitat rural apparaît donc comme un lieu central d'un complexe jeu de co-construction des implications économiques, sociales et politiques, jusqu'à l'éclatement contemporain du dualisme entre espaces globalisés et territoires localisés. Penser en géographe, aujourd'hui, un objet qui évolue dans un type et dans une éthique, revient à poser le postulat d'une nécessaire contextualisation de l'habitat rural dans la patrimonialisation et dans une renaissance de l'attractivité rurale. Ainsi, en entrant dans le rural par son image d'Épinal, la maison vernaculaire, objet à la fois porteur de l'histoire rurale et de tous ses fantasmes contemporains, permet d'interroger l'habitant dans la confrontation de ses pratiques spatiales contemporaines à l'essence patrimonialisée de la campagne ; cela permet aussi de réfléchir à savoir s'il y a mise à distance du local en interrogeant la dimension matériel. Une question que relevait déjà Nicole Mathieu en d'autres termes : « depuis les années 1950, on pourrait parler, à titre d'hypothèse, de l'existence de deux tendances contradictoires : l'une, dominante, conduirait à une perte de diversité des modèles d'habiter ; l'autre, plus récente, se traduirait par une renaissance ou une réactivation de modèles locaux d'habiter »³¹.

Ainsi, en se demandant si "habiter" une maison rurale participe d'une réactivation des liens au local, notre objectif est de penser à la fois la morphologie architecturale et les modes de vie, en revisitant cette problématique à l'aune de la géographie contemporaine et des concepts de la géographie sociale³².

Pour une géographie de l'habitat habité : méthode et hypothèses

Étudier la maison rurale permet de croiser deux champs disciplinaires très actifs ces dernières années : d'une part une réflexion sur la patrimonialisation des campagnes et d'autre part un renouvellement des approches sociales en prenant en compte les parcours de vie dans le rapport des sociétés à l'espace. Sans détailler en profondeur notre positionnement théorique, il convient d'expliquer en quelques mots notre recours à un concept intégrateur : "le mode d'habiter".

Les approches scientifiques ont bien souvent privilégié les représentations, l'imaginaire ou encore les significations comme traitement du rapport à l'espace. Pour autant, elles ne suffisent pas pour expliquer les rapports aux lieux. Pour être pertinent, il s'agit de se recentrer sur des pratiques, dans lesquelles les significations des lieux sont mobilisées par les individus en actes, en situation, dans un projet. Cette articulation entre pratique des lieux et signification des lieux s'exprime par le recours à la notion d'"habiter"³³. L'"habiter" est une construction territoriale par la pratique des lieux qu'il induit, à

²⁷ Association des ruralistes français, *L'étranger à la campagne*, colloque de Nantes, Paris, ARF, 1993.

²⁸ Dubost F., « L'usage social du passé. Les maisons anciennes dans un village du Beaujolais » in *Ethnologie française*, n°1, 1982, pp. 45-60.

Soudière M. de la, Bonnin P., Perrot M., *L'ostal en Margeride : pour une analyse des modèles sociaux de l'organisation de l'espace*, Paris, éd. du Centre national de la recherche scientifique, 1983.

²⁹ Chiva I., *Une politique pour le patrimoine culturel rural*, rapport au ministère de la Culture, 1994.

³⁰ Chiva I., « La maison : le noyau du fruit, l'arbre, l'avenir », in *Terrain*, n°9, 1987, pp. 5-9.

³¹ Mathieu N., « Rural et urbain, unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », in Jollivet (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, 1996, pp. 187-205.

³² Di Méo G., *Géographie sociale et territoires*, Nathan Université, Paris, 1998.

³³ Dont voici quelques références essentielles :

laquelle s'ajoute une construction ontologique, en tant que sens donné à ce que je fais. L'adjonction d'un "mode" permet de situer, socialiser et temporaliser l'habiter. Le "mode d'habiter" serait donc la pratique subjectivée et contextualisée des lieux qui deviennent ainsi des "lieux de projet", c'est-à-dire qu'ils sont investis temporairement par les individus dans un projet, révélant des "modes d'habiter" qui synthétisent des types de pratiques des lieux, mais aussi des conceptions, représentations et images de l'espace.

Dans cette problématique, la maison, tient une place essentielle puisqu'elle est le lieu habité par excellence mentalement et matériellement, au point qu'elle constitue le cœur du système de l'homme habitant. À partir des travaux d'exploration du concept de mode d'habiter³⁴, on a pu émettre assez rapidement l'hypothèse du rôle joué par le modèle de la maison rurale, et de ses propriétés, dans les pratiques de localisations résidentielles. Et en définitive, de nombreuses questions restent à approfondir pour comprendre la place de l'identité rurale aujourd'hui, et plus généralement pour définir les ruralités contemporaines. Que reste-t-il des modèles identifiables dans les années 1950 (d'avant la coupure "moderne") ? Comment ces archétypes se sont-ils transformés jusqu'à aujourd'hui ? La question au final est de savoir s'il y eut uniformisation et/ou rejet des localismes ? Certains des modèles antérieurs sont-ils plus résistants parce qu'ils correspondent mieux aux aspirations nouvelles et aux modèles idéalisés ? L'habitat diffus et isolé, type de la ferme vosgienne, correspond-il à ces attentes ? Quelles en sont les résistances ? Quelle relation construit-il avec le jeu des cultures nationales (représentations globalisées favorisées par la mobilité géographique et médiatique) et celui des cultures locales ?

L'image que l'on se fait de là où l'on vit, l'image que l'on veut donner aux autres de là où l'on est, fondent en grande partie les typologies architecturales utilisées dans l'habitat individuel. C'est pourquoi l'architecture paraît un outil de lecture pertinent de l'évolution des représentations et des modes d'appropriation de l'espace rural. L'acquisition, l'utilisation, et la pratique de l'habitat nécessitent en effet une mobilisation de capitaux divers (financier, mais aussi social et culturel) qui traduit une représentation de soi, de sa famille et de son groupe d'identité dans l'univers social. Analyser les questions de choix d'habiter en milieu rural, en s'interrogeant sur le processus de patrimonialisation des habitants et en mesurant ses effets sur l'espace rural, c'est d'abord s'intéresser aux caractéristiques, à la typologie du bâti dit "traditionnel" (que l'on peut considérer comme le référent d'une pratique « mono-topique » des lieux). En ce sens le recours à l'histoire est indispensable pour cerner les modifications structurelles, sociales et économiques qui ont bouleversé cet habitat. Mais c'est surtout s'intéresser à ce qui fait sens dans les pratiques actuelles de la maison rurale.

Afin de cerner les logiques sociales en jeu, une enquête qualitative à valeur exhaustive locale fut menée dans une démarche monographique auprès de 41 ménages permanents et temporaires concentrés sur l'espace d'un versant d'une commune vosgienne. Ces entretiens visant à cerner les différents vecteurs de sens et de praticité pourraient être nommés "parcours de vie", "biographies résidentielles" ou encore "récits de lieux de vie" puisqu'ils consistent à faire émerger, dans un entretien long et semi directif, les pratiques assignées aux valeurs qu'accordent les enquêtés à tous les lieux qu'ils habitent³⁵. Au final, ces enquêtes ont eu pour premier objectif d'essayer de rendre compte du rapport entre la configuration matérielle des lieux habités et les discours se référant à ces mêmes lieux, qu'il s'agisse du "dedans" (organisation des pièces, matériaux, mobilier, espaces de vie, de confort, d'hygiène, de technicité, ouvertures, fenêtres, vues...) ou du "dehors" (l'environnement immédiat du lieu d'habitat de l'enquêté, celui de ses loisirs, celui de l'agricole, mais aussi celui de ses déplacements). Dans un second temps, il

- Les prémices de "l'homme-habitant", pour une analyse sociale des relations entre l'homme et l'espace.

Dardel E., *L'homme et la terre*, Paris, Ed. du CTHS, 1990 (1ère éd. 1952).

Radkowski G-H. de, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme ?*, Paris, PUF, 2002 (publication posthume).

- Les philosophes, pour une phénoménologie de l'espace habité.

Heidegger M., « Bâtir, habiter, penser », *Essais et conférences*, Gallimard, 1958 (1ère éd. allemande 1954).

Certeau M. de, *L'invention du quotidien, I Les arts de faire et II Habiter, cuisiner*, Paris, UGE, 1980.

Paquot T., *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, Paris, éd. de l'Imprimeur, 2005.

- Habiter, pratique des lieux et mobilité.

Stock M., « L'habiter comme pratique des lieux géographiques. », *Espacestems.net*, 2004.

Lazzarotti O., *Habiter : la condition géographique*, Paris, Belin, 2006.

Lussault M., *L'homme spatial, la construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 2007.

³⁴ Mathieu N., « Rural et urbain, unité et diversité dans les évolutions des modes d'habiter », in Jollivet (dir.), *L'Europe et ses campagnes*, 1996, pp. 187-205.

³⁵ Étant donné le caractère personnel de ces informations, nous avons choisi, dans cet article, de ne pas nommer la commune étudiée afin de préserver l'anonymat de nos enquêtés.

s'agissait de provoquer la narration de tous les lieux ayant valeur d'habitat dans le passé et dans le futur de l'enquête, pour faire émerger une confrontation des qualités des lieux de vie de chacun et d'isoler dans le discours tout ce qui est connaissance de la matérialité et de la qualité des lieux évoqués, ainsi que tout ce qui est de l'ordre des représentations et d'une culture de la "nature". Cette recherche est donc avant tout qualitative. Elle privilégie une approche ethnologique du terrain (longue présence sur le terrain et volonté d'entrer dans une situation d'interconnaissance), mais avec le souci constant de rapporter les observations au terrain, à l'espace, aux pratiques des lieux géographiques pour, au final, adopter une attitude réflexive et critique sur les données produites. Fondement et pertinence empirique des interprétations du monde, tel est, à notre avis, l'apport essentiel des sciences sociales.

Un territoire et des hommes : une nécessaire contextualisation de l'habitat rural

Comprendre une ferme, c'est d'abord saisir son histoire et le territoire dans lequel elle évolue. Auparavant, il convient donc d'évoquer l'habitat rural vernaculaire qui se développe sur notre terrain d'étude ; le tableau³⁶ brossé à grands traits dans ce chapitre devant permettre de comprendre le cadre des enjeux contemporains.

Un habitat rural vernaculaire

Notre zone d'étude se situe dans le versant méridional occidental du massif des Vosges, constitué par le bassin supérieur de la Moselle et de son affluent la Moselotte. Cet espace, relativement homogène morphologiquement et culturellement, peut être assimilé au Pays de Remiremont. Il s'agit d'une zone de moyenne montagne, dont les versants, très tôt anthropisés, ont vu se développer un habitat particulier : la ferme vosgienne.

Si l'on doit s'affranchir d'un déterminisme parfait entre conditions naturelles et formes d'occupation, quelques éléments tels le climat local et les aptitudes agricoles des sols, éclairent certains caractères originaux de la vie rurale de la montagne vosgienne, notamment la prééminence d'une économie herbagère et forestière, et expliquent en partie l'adaptation de l'habitat aux conditions locales. Même si elle est constitutive d'un modèle lorrain (type), la maison paysanne adopte ici une configuration particulière (variante), dont la dispersion sur les versants n'est pas son caractère le moins original. La ferme vosgienne est, comme dans la plaine, une "maison-bloc", qui abrite à la fois les hommes, le bétail et les récoltes, en reprenant l'organisation en trois rangs des fermes lorraines, avec cependant quelques modifications (volumes, matériaux, organisation) liées à ce mode particulier de civilisation agraire. La ferme de la montagne vosgienne constitue ainsi un type architectural bien défini³⁷ et cohérent à l'échelle du massif. Ces exploitations de faible superficie traduisent la maille du paysage agraire organisé sur les versants, le paysan de la montagne vosgienne rassemblant autant qu'il le peut ses propriétés en un seul bloc autour de l'habitation.

En parallèle, la structure agraire de la montagne vosgienne cristalline, remarquablement homogène jusqu'au sortir de la guerre en 1950, est marquée par l'interpénétration de la vie industrielle et des activités agricoles qui édifie le statut d'ouvrier-paysan au rang de modèle³⁸ et façonne un socle identitaire autour d'un patrimoine agricole (pastoralisme et habitat) et social (ouvrier-paysan dans l'industrie du textile ou du granit). C'est ce socle, aujourd'hui en archive³⁹, qui sert de base à la définition de notre objet.

Histoire d'une dédensification agricole

Le contexte économique et social autour des fermes évolue ensuite fortement en lien avec le déclin de l'agriculture face au déterminisme et au pragmatisme de la modernité mécanique et

³⁶ Au-delà des références annotées, nous renvoyons le lecteur à notre mémoire où ce travail de contextualisation géo-historique est largement développé.

³⁷ *Le charri*, revue de l'association Maisons paysannes des Vosges, n°6, 1993.

³⁸ Savouret G., « La structure agraire dans les Hautes-Vosges », in *Bulletin des études vosgiennes*, 1956.

³⁹ On notera la place centrale dans ce processus de connaissance de Georges Savouret (Savouret G., *La vie pastorale dans les Hautes-Vosges*, Serpenoise, 1985), ainsi que le travail du service régional de l'inventaire (Bouvet M-B. (dir.), *Histoires de fermes, architecture rurale des Vosges méridionales*, Conseil Général des Vosges, 2007).

économique. Particulièrement liée aux effets de la révolution silencieuse d'une agriculture productiviste⁴⁰, l'histoire locale de ce processus de "dédensification" (ciblé sur la période 1950-1980) est détaillée dans un travail approfondi de l'INRA⁴¹, mais aussi dans une thèse d'économie rurale⁴². Le semis foncier des exploitations vosgiennes, organisées non pas en finages mais en un bloc terroir autour de la ferme, constitue un facteur limitant aux remembrements imposés par la modernisation agricole. Foncièrement difficile, le remembrement s'avère également très délicat sociologiquement, certains propriétaires préférant planter sur leur terrain (émergence de la plantation en timbre-poste), accentuant ainsi l'emprise forestière sur le massif.

Une analyse des évolutions intervenues dans ces terroirs au cours des années 1980-2000⁴³ montre par ailleurs que, si la dépopulation agricole se poursuit, les principaux bouleversements sont dus à la multiplication des normes, sanitaires ou environnementales, qui surimpose ses propres règles à celles qu'induisaient les évolutions technico-économiques. L'habitat agricole ne permet plus de faire face à la nécessaire extension productive de l'exploitation et la stabulation libre est progressivement devenue la norme. Les quatre exploitations encore en place sur notre terrain d'étude ont toutes opéré cette transformation de leur bâti agricole, avec souvent le bâtiment annexe en béton et ossature métallique pour

norme constructive ; la ferme perdant alors progressivement son statut d'outil⁴⁴. Ces éléments techniques ou réglementaires rendent la survivance des petits agriculteurs difficile. Les double-actifs, souvent majoritaires auparavant, ont quasiment tous disparu, rebutés par l'importance des investissements quand les conditions de vie et de travail dans la vallée se révélaient attractives.

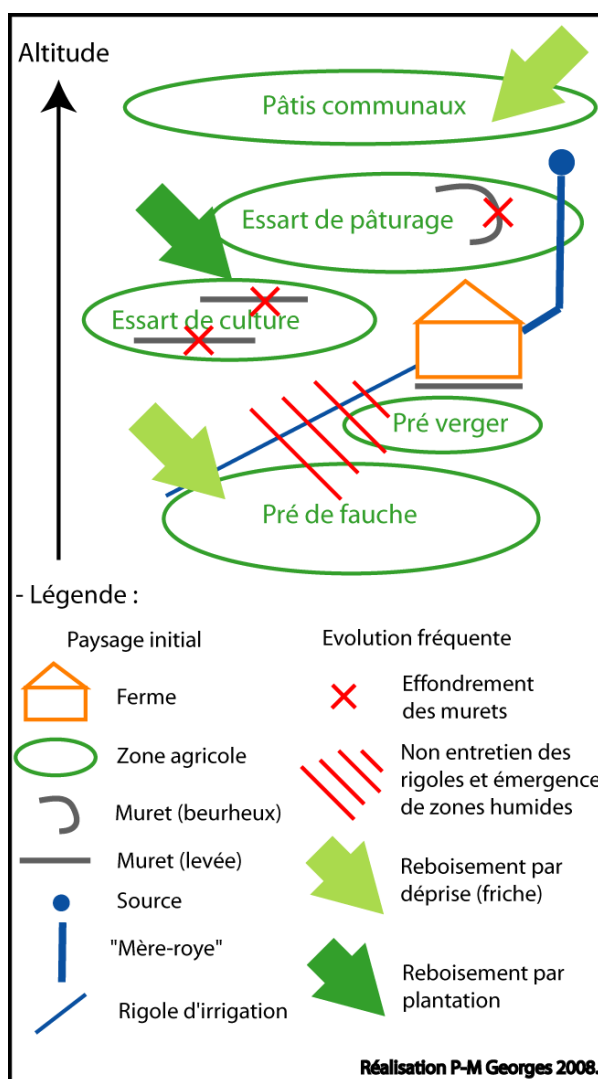


Figure 1 : Schéma d'évolution régressive du "territoire" de la ferme vosgienne.

Avec la dédensification agricole c'est toute la structure du domaine occupé par la ferme qui est menacée par l'abandon progressif de ses aménagements, et par l'emprise croissante des espaces boisés.

L'examen de ces cinquante dernières années montre que l'agriculture "traditionnelle" de moyenne montagne dans les Vosges, parfois réminiscence d'un statut d'ouvrier-paysan, s'est effondrée. Les cellules agricoles héritées des périodes successives ont évolué de façon régressive, dès que la mécanisation, accompagnée du désenclavement, a rendu toute concurrence avec les secteurs de plaine insupportable et signé le retour de la forêt (cf. figure 1). Cela pose la question de l'abandon des fermes des versants agricoles de la montagne vosgienne ; un vide qui devait être comblé par l'arrivée de nouveaux habitants.

⁴⁰ Mayaud J-L., *Gens de l'agriculture, la France rurale 1940-2005*, Paris, Ed. du Chêne, 2005.

⁴¹ INRA, *Pays, paysans, paysages dans les Vosges du Sud : les pratiques agricoles et la transformation de l'espace*, INRA, 1977.

⁴² Charreyre L. et Soler L.G., *Exploitations agricoles et terroirs dans les Vosges lorraines méridionales : analyse des facteurs d'évolution de l'activité agricole*, thèse de doctorat, ENSAA Dijon, 1981.

⁴³ Poinot Y., « Les incidences territoriales de la "mise en normes" des activités agricoles : un cas vosgien », in *L'espace géographique*, tome 34, n°3, 2005.

⁴⁴ L'enquête pour Maison Paysanne de France sur l'évolution récente de l'architecture agricole dans le Géromois, montre cependant des formes intéressantes d'interpénétration entre l'ancien et le moderne.

De nouvelles logiques résidentielles

Cette profonde mutation sociale et fonctionnelle liée au déclin des activités agricoles n'est pas la seule dynamique évolutive des formes et des pratiques de la ferme vosgienne. Un nouveau mouvement d'installation lié à des choix résidentiels variés (parallèles à l'avènement d'une société multiple et mouvante) bouleverse la structure sociale originelle. L'analyse des parcours de vie des habitants actuels des fermes de notre secteur d'étude, révèle des choix de vie individualisés et permet d'éclairer cette recomposition sociale.

Sur le versant que nous avons étudié, une petite révolution a lieu en 1980, année où une ferme est acquise par quelqu'un de "l'extérieur". Avant cette date toutes les transmissions avaient participé d'un peuplement endogène, c'est-à-dire par reprise familiale. Aujourd'hui, sur les 41 fermes étudiées, 12 sont encore occupées par des habitants qui l'étaient déjà en 1980 (3 fois sur 4 une propriété cédée quitte le patrimoine familial, en étant revendue soit à des gens d'origine étrangère - principalement des Allemands et des Hollandais, soit à des gens de la région proche). Ce mouvement d'appropriation exogène s'est en effet poursuivi au cours de ces vingt dernières années et se diversifie aujourd'hui tant du point de vue des origines géographiques que sociales. Sans préjuger de leurs pratiques, ces habitants peuvent être classés en quatre profils distincts, et offrir un panel intéressant des actuels propriétaires des fermes et des logiques résidentielles qu'ils représentent :

- "Les anciens qui restent" - Alors que l'on a souvent tendance à focaliser sur ce qui change, nous n'oublions pas ce qui demeure en présentant d'abord les habitants qui ont fait le choix de rester. Ce terme de "choix" pose d'ailleurs question, car c'est souvent un sentiment proche de la « force de l'habitude » que ces habitants évoquent pour justifier leur présence. Chez ces "anciens", qui ont souvent vécu douloureusement les mutations du territoire (ce sont pour la plupart des anciens double-actifs aujourd'hui retraités), on décèle une attitude proche de la résistance. Malgré des situations économiques souvent précaires, ils disent avoir décidé de « ne pas abandonner ». Leur histoire familiale est fortement liée à l'histoire du territoire. C'est cet attachement culturel et sensible au lieu que nous avons confronté aux pratiques de la ferme.

- "Les résidents de tourisme" - Cette catégorie correspond aux premières arrivées exogènes et se prolonge jusqu'à aujourd'hui dans une forme liée au tourisme vert – qui s'est épanoui à la faveur des programmes de développement local. A l'origine de l'inflation immobilière sur le marché de la montagne⁴⁵, ces arrivants ont acheté leur ferme à de modestes pluri-actifs qui voyaient ainsi la possibilité d'obtenir une retraite décente. Principalement étrangers, ces habitants intermittents (résidence secondaire), ont en commun, hormis leur altérité au cadre vosgien, des profils marqués par leur urbanité et leur mobilité. Il faut cependant discriminer leurs pratiques de celles des acheteurs de chalets contemporains, en s'interrogeant sur la place de la ferme dans leur approche touristique du territoire local.

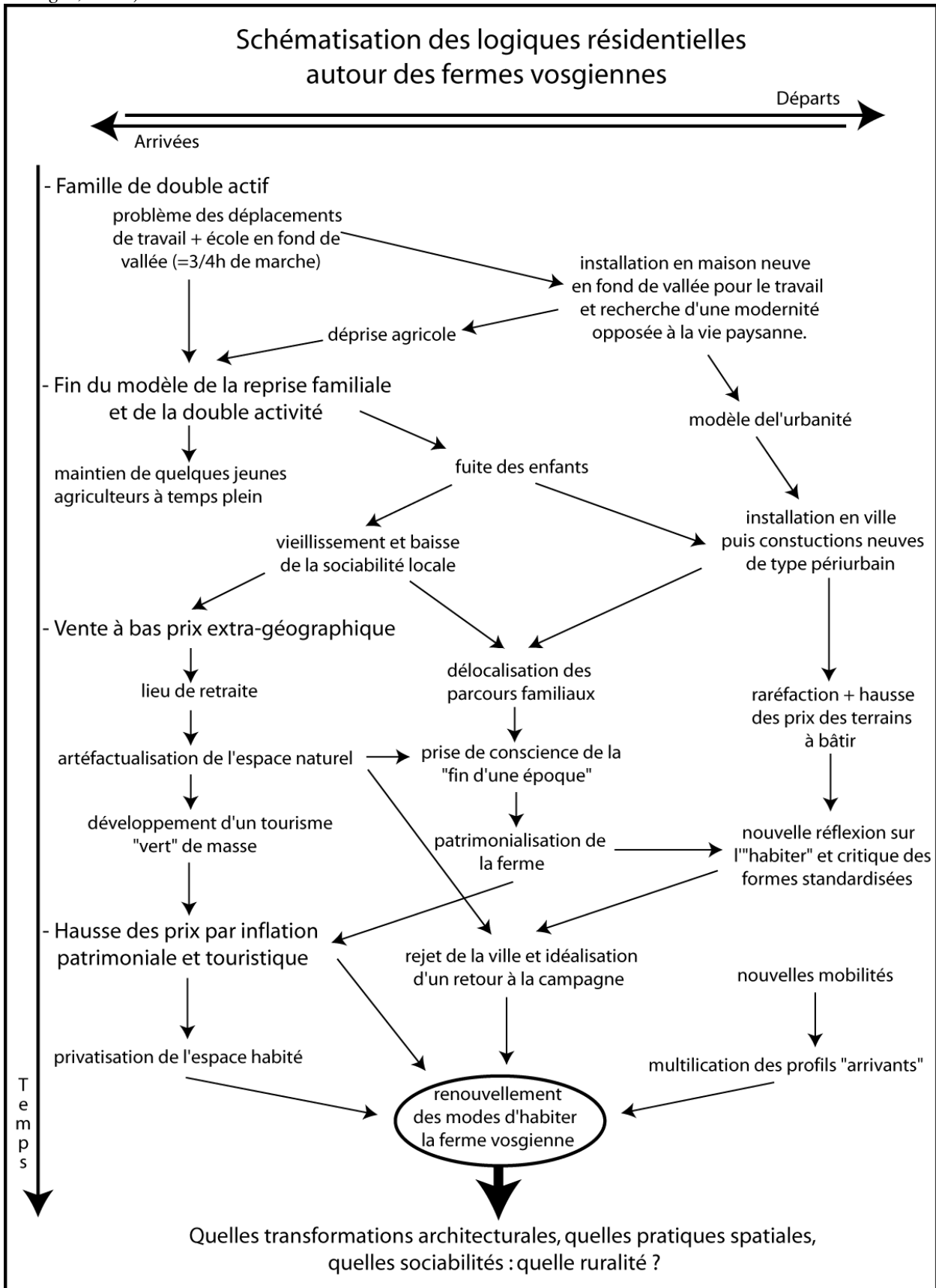
- "Les nouveaux qui s'installent" - Ensuite, il y aurait le profil "néo" de ceux qui décident de venir vivre pleinement le territoire rural de la ferme et de s'installer durablement. Leur démarche s'apparente au style néo-rural classique, puisqu'il s'agit pour eux d'un retour à la vie simple afin de jouir de la nature et de ses productions. La plupart s'inscrivent en effet dans une logique anti-urbaine assez marquée : « je ne supportais plus la ville, la pollution, les voitures, le bruit... ». Il convient de confronter ce jugement aux pratiques qu'ils développent dans leur mode d'habiter, même si ce mouvement, tardif sur notre terrain, laisse présager des différences avec le mouvement post 1968.

- "La nouvelle génération endogène" - Si les histoires de conflits liés aux héritages sont nombreuses et limitent encore les reprises endogènes, on observe néanmoins un intérêt renouvelé de la part de la population locale. La ferme n'est pas forcément un bien familial, leur choix étant avant tout incarné par le contre modèle aux constructions pavillonnaires que représente l'habitat rural. Leur posture, en rupture, peut sembler liée à celle des "néo", mais leurs pratiques sont moins exclusives, notamment du fait d'une insertion dans le tissu local par le travail et la famille. Le rapport au patrimoine local de cette jeune population endogène est ainsi intéressant à préciser.

Il est clair que cette présentation par profil est réductrice au regard de la diversité des parcours. Elle permet cependant d'identifier les logiques résidentielles à l'œuvre et de contextualiser notre problématique autour de la question du renouvellement des modes d'habiter les fermes vosgiennes (cf. figure 2).

⁴⁵ *Notaires de France, Bulletin des Vosges, Perval, oct. 2007.*

Figure 2 : Schématisation des logiques résidentielles autour des fermes vosgiennes (Réalisation PM Georges, 2008).



De la maison à ce qui l'entoure, des pratiques en mouvement

Ce dernier point souligne une dimension essentielle de l'acte "habiter" : la question du temps. Habiter la ferme vosgienne aujourd'hui intègre en effet une double temporalité. D'une part, celle du bâti et de l'espace constitués en patrimoine, fruits de pratiques anciennes ; et d'autre part, celle de vivre ce patrimoine en se l'appropriant aujourd'hui, relations dynamiques et évolutives entre les hommes et leur cadre habité. La ferme vosgienne et son territoire semblent conjuguer les marques de leur passé, avec celles d'un profond remaniement sociétal contemporain, qui provoquent potentiellement l'émergence d'une nouvelle architecture de l'espace. Le constat est en effet celui d'un espace disponible entre un habitat qui a perdu sa fonction originelle, un espace agricole en perte de vitesse et de nouvelles logiques résidentielles. Les questions sont donc nombreuses autour de l'usage contemporain de la maison rurale.

De la construction d'un bien-être normatif localisé

Cette question a longtemps été biaisée par un discours touristique-patrimonial dominant. Pourtant, il est peu de fermes vosgiennes dont l'architecture ne s'est pas affranchie, d'une manière ou d'une autre, à un moment ou un autre, de sa typologie vernaculaire. La ferme est un habitat comme les autres soumis au projet d'aménagement de ses habitants.

Dès les années 1920, une première grande vague de rénovation consiste à relever la hauteur sous plancher des pièces du rez-de-chaussée. Si les matériaux utilisés restent "traditionnels", c'est cependant la première forme d'aménagement qui s'affranchit du "modèle" au nom du "bien être". En gagnant près de 50 cm de hauteur, les pièces de vie devenaient plus agréables, mais aussi plus difficiles à chauffer. Dans la même optique, le fermier a souvent supprimé le four à pain de la maison (le boulanger du village faisant désormais régulièrement sa tournée) qui avait l'inconvénient d'empêcher la pénétration du soleil dans la cuisine et d'encombrer le jardin. Plus tard, les normes hygiéniques de l'habitat se traduisent par la séparation progressive de l'homme et de l'animal et un petit cabinet de toilette est souvent aménagé entre le bassin et l'écurie. Ensuite, avec la diffusion du béton – faible mobilisation de capitaux et de technique qui permet un passage rapide et symbolique de l'ancien au moderne -, les rénovations se multiplient, les cloisons en bois sont remplacées par du béton, le ciment est utilisé pour les nouveaux percements de fenêtre, alors que les ramées d'essis ont fait place à des revêtements en zinc ou en fibrociment. Un autre acte de rénovation important consiste à aménager l'ancien fenil en espace d'habitation (1/3 des fermes observées). Cette transformation de l'habitat a été, à l'origine, principalement opérée par des résidents secondaires, mais on l'a retrouvée de plus en plus chez des "néo résidents" ou des anciens double-actifs, au point de devenir une norme des réhabilitations contemporaines avec l'adjonction d'une baie vitrée sur le pignon (cf. photo 1).

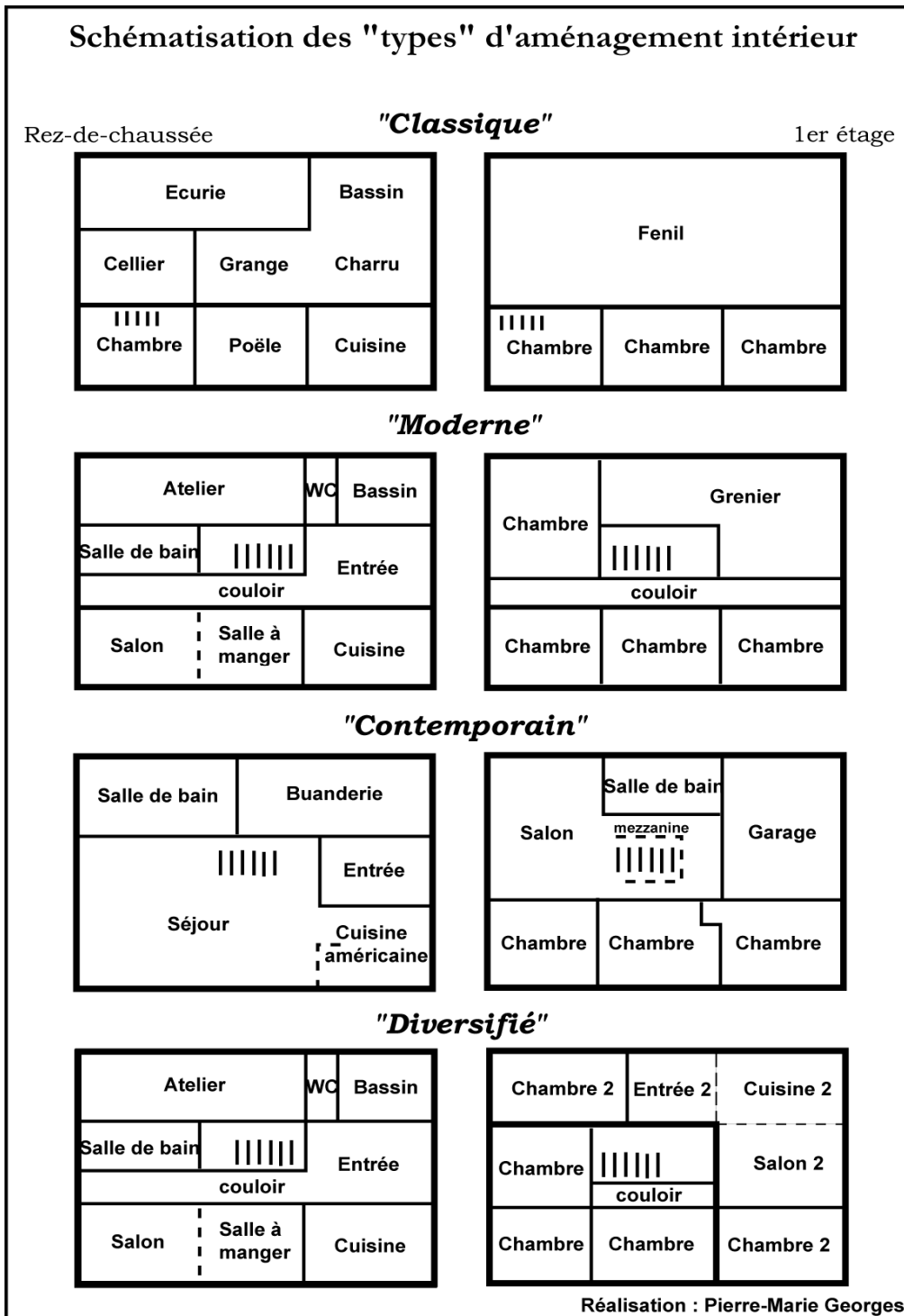


Photo 1 : L'aménagement du fenil comme nouvelle règle normative localisée (Source PM Georges 2007)

L'un des travaux le plus courant des rénovations récentes, ici en cours, vise à aménager l'espace du grenier à foin en un espace "habité". Cela nécessite une mobilisation importante de capitaux (pour l'aménagement complet) et transforme fortement la façade du pignon arrière qui était à l'origine "habillée" d'un bardage en bois.

Ces exemples témoignent d'un profond remaniement de l'organisation interne des pièces habitées. La grande pièce à vivre caractéristique des pavillons contemporains est une aspiration partagée par la plupart des habitants qui est obtenue par le décroissement du "poêle" avec une chambre pour ne faire qu'une grande pièce. Toutes les fermes ont également dû répondre à la nécessaire installation d'une salle de bain et de sanitaires. Dans les réhabilitations "modernistes" de l'après-guerre on trouve généralement une salle d'eau au fond du "rang" originellement dédié à l'aire de grange, tandis que les sanitaires prennent place entre le bassin et l'écurie. La norme "hygiénique" a été la première à disqualifier l'organisation classique de la ferme. Un autre cas frappant de la non-adaptabilité de l'habitat rural vernaculaire aux exigences de l'habiter moderne est l'exemple de la disposition des chambres à coucher.

Figure 3 : Schématisation des "types" d'aménagement intérieur.



À l'origine, un escalier installé généralement dans la "chambre du bout" permettait l'accès à l'étage qui desservait les chambres en "fil indienne". Cette organisation interne était constitutive d'un mode de vie familial qui ne correspond plus au standard actuel, où chaque membre de la famille aspire à avoir sa chambre, son espace personnel. Dès lors l'habitant a adopté un schéma avec un couloir, desservi par un escalier central dans la grange. Enfin, cas certes marginaux mais qui témoignent de la pression normative des modes d'habiter, dans deux situations, un garage a été aménagé dans le fenil. Ainsi, d'une manière générale, la question de l'ordonnement des pièces tend à montrer une modernisation de l'habitation qui se fait complètement au détriment de l'objet vernaculaire.

Un autre aspect des aménagements observés permet de penser la ferme par rapport à de nouvelles potentialités. Étant donné un volume sous toit énorme, voir "hors normes", la ferme vosgienne permet d'envisager tout type d'aménagement. Cet "espace de liberté" peut permettre à certains architectes d'exprimer toute leur créativité ; il permet notamment à l'habitat d'être le support d'une diversification. Dès l'entre-deux-guerres, certains double-actifs (trois sur notre terrain) ont tiré parti des volumes de la ferme pour aménager, dans le fenil au dessus de l'écurie, des logements destinés à accueillir les ouvriers qui travaillaient sur les carrières de granit à proximité. Puis avec le développement du tourisme, certains ont créé des logements annexes de type gîte.

Toutes ces modifications repérables sont autant de lignes de fuites par rapport à la structure statutaire de l'habitat rural. Elles montrent que ses modes d'utilisation évoluent de façon sensiblement homogène au sein de notre échantillon, vers une normalisation des fonctions habitées (hygiène, confort, espace...) (cf. figure 3).

En lien avec l'évolution des parcours de vie (de l'intégration du monde agricole des "Hauts" aux logiques économiques des fonds de vallées urbanisées, jusqu'aux logiques résidentielles mobiles contemporaines), on peut envisager qu'un modèle d'habiter dominant a continuellement intégré l'habitat rural. La ferme vosgienne ne s'est pas construite indépendamment de l'urbanisation des fonds de vallées dont la standardisation des modèles constructifs tend à gagner du terrain (cf. photo 2).



Photo 2 : Une standardisation qui s'imprègne (Source PM Georges 2007)

Cet exemple montre la collusion du modèle de la ferme avec la mode exogène du chalet bois. Le "territoire" de la ferme (au second plan) a été complètement investi par des chalets, avec toutes les normes contemporaines d'usage (haies, poubelles...); rendant la grille de lecture de "l'espace" bâti complètement obsolète.

La valeur privative que les habitants ont tendance à assigner à l'espace proche de la ferme, témoigne également d'un certain glissement vers la norme pavillonnaire. La privatisation d'un espace de loisir autour de la ferme témoigne, en effet, d'une perception de la campagne issue de représentations périurbaines globalisées. Cela se matérialise par l'émergence de frontières matérielles (barrières, clôtures, haies, murets...) qui visent à marquer les limites de l'espace privé et éloigner le regard et la présence d'autrui. Même si ce n'est pas la règle (la moitié seulement des fermes enquêtées ont opéré une forme de mise en "protection"), on peut s'interroger sur cette tendance. Le "domaine ferme" s'étant constitué de

manière isolée des autres, l'éloignement des unités bâties ne concourt pas à la mise en œuvre de cette "mode" typiquement périurbaine qui veut que l'espace habité soit séparé des autres. Définir un espace privé autour de la ferme, est aussi une façon de constituer un cadre "jardiné" standardisé. La présence de plus en plus fréquente de terrasses, de jardins d'ornements paysagés, - formes typiques du pavillon avec son jardin strictement aménagé -, tend à confirmer la prégnance de ce modèle. Cette aspiration se cristallise également à travers la résurgence dans les discours de la volonté de ne pas avoir de voisins : « le principal avantage ici, c'est qu'on ne peut pas construire à côté ». À la ferme aussi, le "chez soi" devient un élément central des aménités résidentielles, au point d'avoir parfois de fortes résurgences sociales à travers des formes exacerbées de repli sur soi. Au fond, les qualités intrinsèques de l'habitat rural dispersé et isolé sont réutilisées dans un nouveau mode où la ferme devient de plus en plus un éden privé, où l'on vient pour s'isoler du monde et des autres.

Cependant, on le devine, ce mouvement d'intégration à un modèle habité normalisé, ne tend pas à annuler totalement l'originalité de la ferme. L'habitat, revisité, porte des originalités qui deviennent des "caractéristiques" contemporaines. Ne serait-ce que par rapport à son volume, la ferme demeure un habitat particulier sur lequel on observe une diffusion de caractéristiques contemporaines communes à une majorité de notre échantillon. Dans le même esprit que la baie vitrée sur le pignon, la porte charretière, par exemple, est aujourd'hui investie d'un nouvel usage qui réinvente la fonction d'accueil de la ferme. La mise en place d'une porte vitrée est un modèle réinventé parfaitement exogène, qui est devenu populaire chez tous nos profils résidentiels (cf. photo 3). Cette dernière remarque rend évidente l'importance de la fonctionnalité dans les modes d'habiter. Cette fonctionnalité est certes normative, puisque l'aménagement en œuvre se plie aux exigences pratiques de l'époque, mais elle est négociée avec les caractéristiques de la ferme et tend à devenir une norme localisée.



Photo 3 : La porte charretière, une allégorie revisitée (Source PM Georges 2007)

Élément architectural fort de la référence vernaculaire, la porte charretière voit sa fonction complètement renouvelée par les modes d'habiter contemporains. L'adoption d'une porte vitrée pour remplacer la porte pleine en bois est une option de plus en plus pratiquée dans les fermes vosgiennes. Cela correspond à une adaptation aux nouvelles fonctions d'accueil accordées à la porte d'entrée.

Ainsi, les objets patrimoniaux sont jugés à l'aune de ce rapport à la fonctionnalité. Par exemple, le manteau de la cheminée en pierre est souvent l'un des éléments "traditionnels" le plus mentionné de l'intérieur de la maison. Monumental, il est cependant rarement mis en valeur puisque la hotte aspirante et la cuisinière ont tout naturellement pris la place de l'âtre de la cuisine. À l'inverse, en restant dans la cuisine, la pierre à eau, qui est également un objet mis en valeur dans les discours, est réhabilitée et demeure pratiquée. Ainsi, un objet, tout patrimonial qu'il soit, doit être pratiqué pour être conservé. Mais la fonctionnalité est aussi fonction d'une époque. Nous avons souligné que ce rapport s'appliquait très bien au four à pain. Devenu inutile, il a été *de facto* supprimé. Mais, alors qu'aujourd'hui on aspire à nouveau à "faire soi-même", le rapport à l'utilité du four à pain est renouvelé et l'on observe des travaux de réhabilitation pour des usages parfois détournés : « je peux même y faire des pizzas ! ». Certains attributs de la ferme vosgienne sont donc réactivés, non pas comme simple témoignage, mais comme support à de nouvelles pratiques.

On peut ainsi considérer que la représentation dominante a engendré l'homogénéisation et la banalisation des modèles d'aménagement des fermes isolées sur le modèle du périurbain des fonds de vallées. On remarque cependant que ces aspirations sont négociées avec le cadre particulier de la ferme. Demeurant un "outil" pour l'épanouissement des désirs personnels, la maison rurale se doit d'être fonctionnelle, mais ces pratiques architecturales traduisent des formes de réinvention du lien au local, à travers la mise en œuvre d'une nouvelle dialectique attachée aux particularismes locaux.

La réinvention de la dialectique "vernaculaire"

On vient de voir que le sens accordé à l'architecture dépendait de la pratique mise en œuvre par l'habitant, mais il est un sens commun qui justifie l'attrait pour ce bâti vernaculaire, c'est celui de l'ancrage dans le temps. La question de la datation de la ferme est en effet le sujet le plus populaire de nos entretiens, certains habitants montrant avec passion la date et les initiales des constructeurs gravées dans la pierre. Cet intérêt témoigne d'une quête d'un ancrage dans le temps. Dater une ferme c'est aussi s'ancrer soi-même en se positionnant dans le temps long de la ferme. Les références nombreuses à la "pierre" participent du même champ sémantique de l'ancrage.

Pour beaucoup, la pierre est la seule parure originale de la ferme. Ses murs en moellons, ses chaînages d'angle en pierre de taille, les linteaux et piédroits des portes et des fenêtres, la porte charretière sont les marqueurs visuels de la typologie de la ferme vosgienne. La pierre fait également référence aux procédés de construction, liés aux évolutions de la ferme, et qui permettent de lire son histoire (cf. photo 4).



Photo 4 : La pierre pour lire l'histoire de la ferme. (Source PM Georges 2007)

La porte charretière à linteau droit en granit a souvent été choisie au début du 20^{ème} siècle par des rénovateurs qui s'affranchissaient du modèle lorrain d'origine avec la large voûte en grès. Ici, le crépi à la chaux, moins adhésif sur la pierre de taille, laisse apparaître l'ancienne porte. Les façades des fermes portent ainsi souvent les traces de leur évolution. On peut y voir des linteaux de fenêtres plus anciens en grès, tandis que d'autres en granit témoignent généralement d'un aménagement ultérieur. Ce jeu de lecture empirique est très apprécié par l'ensemble des habitants.

La pierre est véritablement un lien à l'objet vernaculaire. Nous avons constaté avec surprise que trois carrières anciennement exploitées sur notre zone d'étude sont connues de tous, y compris des "néo" et des résidents secondaires : « le granit qui a servi à la construction provient de la carrière d'à côté ». À travers cela, on devine que le sens de l'objet "pierre" est aussi lié à la terre, au sol. La pierre devient, dans ces discours, un archétype du local. Cette référence à la pierre comme un objet localisé, c'est aussi une construction d'image, comme le grès de la cathédrale de Strasbourg, c'est l'industrie du granit dans les vallées vosgiennes, ce sont les murs en pierres sèches qui marquent le paysage, et c'est toute une référence qualitative à un matériau : « le granit ça tient le coup ! » ; et cet ensemble d'attributs contribue à localiser à la fois l'habitat, mais aussi ceux qui l'habitent.

La quête par les habitants d'un signifié ancré dans le temps long passe également par une attention particulière au vocabulaire local qui, en plus de faire référence à des pratiques anciennes, a le pouvoir de nommer les pièces (poêle, charru, bauchée) et les lieux (toponymiques). L'usage de ces

termes, qui renvoient souvent à l'organisation "paysanne" de la ferme, bénéficie du même intérêt que celui de la pierre. Nous voyons qu'il est impossible de penser le sens de l'architecture vernaculaire uniquement pour son aspect visuel. Les éléments constitutifs de son originalité sont en effet mobilisés et intégrés dans un positionnement par rapport à la localité de l'objet par l'ensemble des habitants - si l'on peut considérer que ce "langage" a été initié par les « néo », les anciens, qui dans un premier temps étaient en position de rejet, sont aujourd'hui souvent flattés de se retrouver, à travers leur vécu, au cœur de cette dialectique et se l'approprient à leur tour.

Cette lecture du lien au territoire local, commune à l'ensemble des habitants, se retrouve dans de nombreuses pratiques de l'espace environnant, la pérennité des pratiques agricoles revêtant de nouvelles formes de transmission. Pour la majorité des anciennes familles, l'espace autour de la ferme correspond à leur cadre de référence ; il renvoie à leur enfance, parfois à celle de leurs parents. Dès lors l'entretien de l'espace extérieur est consubstantiel de leur pratique de l'habitat. Les familles ayant longtemps vécu en ville avant de venir s'installer ont une relation au paysage qui diffère largement de celles des anciens. Mais progressivement, chez beaucoup de ces nouveaux arrivants, le nécessaire entretien de l'espace extérieur les conduit à une prise de conscience des enjeux environnementaux et une découverte progressive des techniques agricoles. Ils se prennent alors au jeu de la responsabilité individuelle et aiment à montrer leur travail, si minime soit-il. Ces nouveaux habitants vont ainsi complètement s'approprier cette logique d'entretien qui va les légitimer auprès de la population locale, car pratiquer l'espace, c'est avant tout y affirmer sa légitimité.

La pratique du jardin potager correspond à la même logique d'appropriation de l'espace local. On peut ici distinguer deux formes de pratiques : l'une qui s'ancre plutôt dans l'habitude, la répétition d'une pratique vernaculaire en tant que réminiscence du jardin de la ferme de polyculture ; l'autre, plus récente dans le temps, qui consacrerait le recours (retour) à l'autoproduction. La résurgence de cette forme d'agriculture de subsistance témoigne d'une relocalisation, par une recherche de proximité, en lien à une quête d'un "savoir d'où ça vient", mais aussi en termes de partage de connaissances et de sociabilité localisée. Ces logiques se retrouvent également dans la pratique du bûcheronnage, dont on a observé qu'il était un puissant facteur de partage entre anciens et néo, qui se retrouvent autour de la même fonction utilitariste du bois de chauffage. L'arrivée des nouveaux habitants peut également être motivée par un projet d'utilisation des anciens terrains agricoles. Certains développent alors des formes de petites unités d'élevage, qui ont à l'origine pour seul objectif celui d'alimenter le plaisir d'être là, mais qui, à leur façon, réactivent la fonction agricole de la ferme (cf. photo 5).

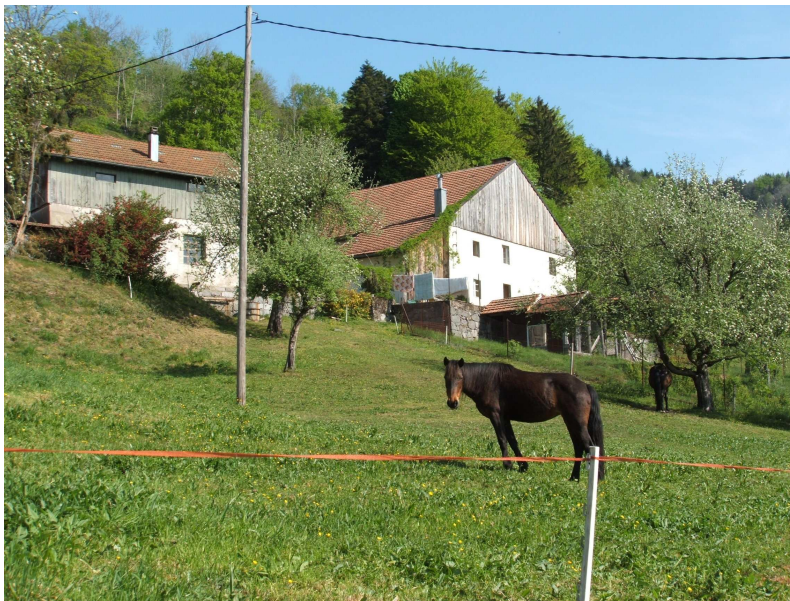


Photo 5 : L'élevage, comme désir d'ancrage "campagnard". (Source PM Georges 2007)

Le renouvellement des pratiques prend source dans un désir de campagne ici manifesté par la création d'un élevage de trois chevaux sur le territoire de la ferme Sur ces terrains en forte pente où la mécanisation est impossible, l'élevage semble une réponse contemporaine adéquate pour maintenir cet espace ouvert.

Finalement, on ne peut nier la place d'un facteur émotionnel autour de l'habitat rural, où les aménités rurales associées à une campagne "cadre de vie" seraient dominantes dans les logiques résidentielles en cours. Cependant, on a observé que la ferme impose toujours à l'habitant d'être en

interaction avec le territoire local (nous avons relevé trois exemples d'échec d'installation, qui témoignent de cette lutte). L'habitat rural donne du sens à l'habiter, parce qu'il pose forcément la question de son usage. Les habitants développent dès lors des pratiques, insérées dans un projet de vie, qui contribuent à la réinvention de leur rapport à l'espace. Habiter la ferme vosgienne permet d'être "l'homme habitant" des lieux.

De nouvelles questions pour conclure

Dans leur choix de vivre à la campagne les habitants appréhendent la ferme vosgienne comme un cadre propice à l'expression de modes de vie alliant un espace à dimension historique et des modalités d'expression modernes. En renouvelant les modes de vie associés au bâti, ils instaurent de nouvelles références au regard de la matérialité du cadre dans lequel ils évoluent. Se faisant, ils agissent de façon à lui donner une nouvelle vie. On peut donc parler de néo-ruralisme, mais pas forcément celui que l'on porte, ici ou là, comme une valeur signifiante du mode d'habiter. Nous pensons qu'ici (et certainement ailleurs) se développe un néo-ruralisme, en tant que nouvelle pratique du rural, qui ouvre sur de nouvelles questions.

Questions autour de la construction patrimoniale

Les logiques résidentielles étant très variées, les processus en cours sur l'objet "ferme vosgienne" témoignent d'une patrimonialisation multiforme. Des agriculteurs aux nouveaux habitants de la campagne, des résidents secondaires aux touristes, des catégories sociales les plus aisées aux plus démunies, les opinions divergent et l'on voit bien que le patrimoine des uns n'est pas celui des autres. Pourtant, en dépit de toutes ces formes complexes d'appropriation, il est particulièrement intéressant de constater que les principaux éléments constitués en patrimoine participent d'une même logique de lien à l'espace local, quelque soit le type de population. Certes, leur mise en scène varie, leur démonstration est plus ou moins explicite, leur histoire est plus ou moins connue, leur constitution en un patrimoine légendé s'oppose au souvenir d'une histoire vécue, mais au final les choix de certains éléments qui font sens en terme d'ancrage, sont relativement les mêmes quelque soit le type social des personnes qui occupent la ferme.

Ainsi, de façon assez inattendue, l'ancrage dans le local n'est pas inhérent à l'objet en lui-même, mais il semble se manifester avant tout dans un mode d'habiter qui donne une place significative aux pratiques personnelles des habitants. Le local, c'est surtout s'approprier son territoire, et finalement habiter le local serait fonction de l'appropriation de la maison. Dès lors tous les processus d'adaptation de la ferme que nous avons décrit semblent témoigner d'un fort ancrage dans le local, en ce sens que les caractéristiques vernaculaires sont mobilisées dans le projet de vie des habitants.

En partant de ce point de vue, on comprend mieux pourquoi l'histoire récente montre que rien n'est figé dans l'habitat. De la rupture productiviste, qui a conduit à ériger des contre-valeurs sur l'archaïsme de l'habitat, aux "va-leurres" en trompe l'œil des désirs de campagnes d'aujourd'hui, habiter une ferme vosgienne est une construction sociale qui impose des allers-retours entre le temps et la norme. C'est bien des histoires de vie qui se laissent lire sur les façades de ces maisons. C'est par exemple la confrontation de ces habitants des « Hauts » avec les premiers lotissements qui proposent ces formes "heureuses" de la modernité. Aujourd'hui c'est la confrontation avec un idéal durable de la "traditionnalité". Ce caractère évolutif de l'architecture de la maison rurale, pourtant souvent considéré comme un des éléments de définition de l'architecture populaire, est aujourd'hui marginalisé, quand il n'est pas décrié. Avec la sanctuarisation de critères purement descriptifs et extérieurs (façadisme, toiture, ouvertures, couleurs, volumes...), il semble en effet que la doctrine patrimoniale n'ait pas compris que la question de la qualité architecturale devait se poser dans le cadre d'un projet de vie.

Dès lors, la richesse et la dimension problématique de l'habitat rural ont tendance à échapper à des professionnels et amateurs qui se focalisent sur une posture architecturale visant à conserver les caractères originaux du bâti dans une démarche proche de celle des monuments historiques. La figure imposée par les professionnels de l'architecture ne s'intègre pas dans les désirs d'appropriation individualisés des habitants, qui se sentent dépossédés de leur propre démarche d'habiter. Pourtant, nos enquêtes rendent compte de l'importance de comprendre l'habitat rural, n'ont pas comme un objet figé,

mais plutôt en explorant les dimensions sociales du bâti qui permettent d'en saisir les revendications d'usage et d'éclairer les caractères originaux de la ruralité en cours.

Pour une reconnaissance (de la spécificité) des ruralités contemporaines

L'étude de la pratique de la ferme vosgienne montre, en effet, des phénomènes d'interpénétration de différents modes d'habiter, qualifiés avant tout par la fonction expérientielle des lieux⁴⁶ de chaque habitant. Au-delà des éléments structuraux classiques (économie, mobilité, catégories socio-professionnelles), dont on ne peut nier l'acuité, l'entrée par les modes d'habiter nous a en effet autorisé à envisager en profondeur les relations sensibles des habitants à leur lieu de vie. Accorder une large part à l'observation de la quotidienneté et aux discours, permet de saisir l'intentionnalité des pratiques et révèle la place essentielle de la mise en scène des hommes dans leur habitat. Au final, cette étude met en lumière les configurations complexes d'un rapport entre héritage et invention qui, en accouchant de réinventions (en tant que reconstruction d'un lien au rural), témoigne des formes multiples d'appropriation de l'espace par les habitants en s'interrogeant sur le rapport entre leur vécu et les images préfabriquées de la patrimonialisation.

À la lumière de cette analyse, et malgré des parcours de vie bien différenciés, il apparaît difficile aujourd'hui d'opposer des gens de l'intérieur et des gens de l'extérieur ; chacun portant une position par rapport à l'englobant qui n'est pas celle des stéréotypes identitaires. Dès lors, nous soutenons ici l'idée qu'en retour, la patrimonialisation est multi forme puisque par essence elle résulte d'un positionnement subjectif sur le sens des lieux, et qu'il y a une forme de non sens dans une présentation consensuelle du patrimoine, alors que cela se joue dans les différentes représentations de ceux qui l'habitent.

Le patrimoine ne serait donc pas ce qui "a été" mais plutôt ce qui "est" dans l'échange entre un ancrage temporel (par exemple par l'architecture) et un ancrage territorial (par les pratiques). C'est ainsi que l'espace de l'habitat est construit et reconstruit en permanence : c'est un agencement spatial dynamique, un support fonctionnel de la pratique. L'intérêt d'une étude des transformations architecturales trouve ici son fondement. Témoin du rapport d'une société à son patrimoine, l'habitat rural et ses transformations, ont permis de saisir, au plus près, la confrontation de l'image patrimonialisée de la ferme aux aspirations individuelles des habitants. L'habitat rural est, en ce sens, un objet particulièrement intéressant puisqu'il se situe à la fois au cœur des fantasmes patrimoniaux paysans et des dynamiques de recomposition rurale.

En contextualisant les déformations du temps (anciennes et contemporaines), l'habitat rural est porteur d'une architecture en mouvement qui témoigne d'un ancrage à la localité des lieux, même si les enjeux de son appropriation sont multiples. Ses enjeux ne sont pas exclusivement fonction d'un groupe social, ils consacrent le rapport complexe entre les effets de mode subjectivé et les représentations de l'espace local à travers son patrimoine. Dès lors l'observation attentive des changements (ruptures) et des continuités de l'architecture, par confrontation à la typologie générale patrimonialisée, donne sens aux transformations. En confrontant ces aménagements ou ces permanences aux discours des habitants, on arrive à saisir comment ceux-ci l'intègrent dans leur projet de vie, témoignant ainsi des caractéristiques de leur mode d'habiter et, plus généralement, de leur rapport à la ruralité. Ancré dans le temps, ce patrimoine nous parle finalement des aspirations contemporaines des habitants : « la contrainte y apparaît de plus en plus comme la compagne de l'imagination créatrice, l'archaïsme accueille la novation, les moules culturels s'accommodent d'inventions individuelles »⁴⁷. Les transformations de l'habitat rural permettent ainsi de qualifier les mutations contemporaines de l'espace rural.

Nous avons vu que les modes d'habiter la ferme vosgienne produisaient chez les habitants des formes d'identification ou d'affiliation à un espace qui cherchent à se légitimer en termes de patrimoine et d'attachement au lieu par exemple, mais qui au final ont tout à voir dans une articulation entre le local et le vaste monde. Une conjugaison et toutes déclinaisons possibles... Et finalement, la revendication contemporaine à la ruralité nous parle des enjeux contradictoires d'une apparente délocalisation normalisée, initiée par la mobilité des référents pratiqués et représentés : elle n'annule pas l'espace. Cette

⁴⁶ Debarbieux B., « Le lieu, fragment et symbole du territoire » in *Espaces et sociétés*, n°82-83, 1996, p. 13-36, notion que l'on retrouve aussi dans les travaux de Pierre Bourdieu.

⁴⁷ Chiva I., « La maison : le noyau du fruit, l'arbre, l'avenir », in *Terrain*, n°9, 1987, p. 5-9.

dynamique de délocalisation ne va pas à l'encontre des différenciations spatiales ; l'espace local est identifié, certes de façon multiple et complexe, mais il est convoqué dans son originalité. Les enjeux de son appropriation s'expriment en effet explicitement dans des projets habités "endogènes", où l'on cherche à faire valoir les atouts et les potentialités de l'espace local, et où l'héritage - culturel, paysager, architectural... - est, sinon valorisé, du moins intégré, dans des "projets de vie", comme support d'un imaginaire et de pratiques de relocalisation.

Au final, nous avons pu constater que cette délocalisation n'annule pas les différentes formes d'attachement à l'espace, mais elle tend, par effet de spécialisation, à séparer les liens économiques (agriculture, marché immobilier...), les liens sociaux (travail, famille, amis), et ainsi à multiplier les formes d'ancrage spatial. Dans cette dynamique d'hybridation, l'espace "local" prend une importance croissante, mais ce n'est plus un espace que l'on peut décrire par la superposition d'un groupe et d'un espace, ce n'est plus une société locale. Les habitants tendent vers un localisme expérientiel qui est différent d'un localisme identitaire ou même idéologique : c'est une construction sociale du temps présent qui cherche à prendre place dans des formes anciennes qui seraient transmissives d'expériences. Ce "local" n'aspire pas à un conservatisme des caractères locaux hérités, mais il les interroge dans une mise au service du présent de la pratique.

En effet, il ne semble pas que la patrimonialisation de l'espace rural engage ses habitants dans des pratiques stéréotypées qui seraient le reflet de cette image patrimoniale, mais de constater, que l'habitat rural est mobilisé comme support de pratiques bien actuelles, et qu'en ce sens il participe d'une réinvention de la campagne et d'une relocalisation des modes d'habiter des ruraux d'aujourd'hui, et témoigne de la capacité de franchissement des habitants face à une police des codes normatifs du patrimoine.

On peut donc affirmer qu'à travers ses modes d'habiter la ferme vosgienne, l'habitant contemporain convoque le passé inscrit dans la "ruralité" des lieux par la patrimonialisation et le confronte au présent de sa situation, de ses aspirations, de ses craintes, créant ainsi une ruralité nouvelle, multiple et originale. Au moment où, oscillant entre développement et protection, les campagnes sont au cœur de nombreux débats, l'étude de cette "incertitude" donne, à notre avis, toute son actualité au concept géographique du "rural" et son intérêt aux études rurales contemporaines.